

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges REVAZ

La liturgie des processions

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 114-126

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

La liturgie des processions

Sous ce titre, nous avons réuni, en juillet dernier, quelques notes de liturgie à l'intention de la « Semaine grégorienne » d'Estavayer-le-Lac. Nous les livrons aujourd'hui aux lecteurs des « Echos », à ceux-là surtout qui aiment à nourrir leur dévotion aux excellentes leçons de notre culte extérieur. « Per visibilia ad invisibilia ! » D'ailleurs, ce mois de mai semble nous y engager qui, cette année, verra défiler dans nos campagnes les processions des Rogations et celle de la Fête-Dieu.

S'il arrive que ces pages aient le ton du langage parlé, c'est qu'elles étaient destinées à être lues. On voudra bien nous en excuser et replacer nos réflexions dans le sympathique contexte des journées staviacoises de plain-chant.

Généralités.

C'est presque chose singulière qu'une procession qui passe ; pour les processionnants même, une manière peut-être de se singulariser... Pourtant, l'usage des processions remonte aussi haut dans l'histoire que le sentiment religieux lui-même. Le culte des dieux et des déesses de l'antiquité païenne ne se concevait pas sans de nombreux cortèges qui conduisaient les foules d'un temple à l'autre. Dans l'ancien Testament, c'est le Seigneur qui ordonne à son peuple de se mettre en marche au son des trompettes d'argent¹ et de fêter la chute de Jéricho par une procession solennelle six jours durant² ; c'est David qui convoque le peuple au transport de l'arche³, ce sont les prophètes qui exhortent Israël d'organiser des cortèges pour remercier ou supplier Dieu⁴. Dans le nouveau Testament, on reviendra toujours comme à un exemple éloquent à la somptueuse parade qui accueillit le Christ à son entrée à Jérusalem⁵. L'Eglise primitive, où se mêlaient des éléments païens et juifs, n'innovait rien

¹ Nombres, 10, 5.

² Josué, 6, 2.

³ Paralipomènes, 13, 2.

⁴ Joël, 2.

⁵ Matthieu, 21.

lorsqu'elle empruntait à la tradition la coutume des processions et qu'elle l'introduisait dans son culte ¹. Dès lors, ce fut pour elle un usage constant, entré en quelque sorte dans ses mœurs. Cette forme de la piété reçut d'une part l'approbation populaire, ainsi qu'en témoigne la faveur dont elle jouit encore aujourd'hui auprès des fidèles, et d'autre part, l'approbation divine si l'on tient compte que Dieu s'est plu si souvent à exaucer les prières qui lui étaient adressées en ces pieux exercices.

Raison d'être des processions.

Mais comment justifier cette manière de prier ? Un vieil auteur du XVII^e siècle que je lis dans une belle édition allemande de la même époque, Jérôme Baruffaldo, de Ferrare, nous indique quatre raisons d'être de nos processions. La première est qu'elles excitent notre piété en tant qu'elles sont un hommage public rendu à Dieu, maître souverain de tous et de tout ; une deuxième qu'elles proclament les largesses divines, Dieu étant le suprême bienfaiteur de qui nous devons tout attendre ; la troisième, qu'elles nous suggèrent de rendre grâces à Dieu, ce Père des lumières d'où nous vient tout don parfait ; la quatrième enfin, qu'elles sont une supplication particulièrement puissante à laquelle Dieu ne demeure pas insensible. A ces arguments, dont on doit d'ailleurs charpenter toute apologétique de notre culte, s'ajoutent quelques symboles, quelques motifs mystiques, suivant ce procédé si habituel et si familier aux anciens auteurs qui s'ingéniaient à en découvrir partout. Si l'on va en procession, nous allons d'un lieu à un autre : image, nous disent-ils, de notre pèlerinage terrestre, de notre acheminement quotidien vers la patrie des cieux. Se grouper en cortège, c'est imiter des soldats qui se disposent en ordre de combat : une procession est un témoignage de force contre les ennemis de la foi. On chante dans les processions : c'est le merveilleux unisson des cœurs qui ne connaissent plus de divisions, dès lors qu'il s'agit de la louange de Dieu, Enfin, nos processions, au moins le

¹ Tertullien, *Ad uxorem*, livre II.

soir, deviennent souvent des cortèges aux flambeaux ; de jour même, la croix est entourée d'acolytes porte-cierges ; vivante évocation de nos convictions chrétiennes qui éclairent notre route, rappel suggestif de nos bonnes œuvres qui doivent être une lumière pour le prochain.

Tenue et discipline.

Si les processions ont acquis une si haute estime parmi les chrétiens, il ne faut pas s'étonner qu'elles deviennent inséparables de notre liturgie. Combien de fêtes au cours desquelles doit obligatoirement se déployer une procession : la Chandeleur, les Rameaux, la Fête-Dieu, sans parler des Litanies majeures, la saint Marc, et mineures, les Rogations, qui n'existent que pour elle. L'Eglise, soucieuse de n'en point laisser l'ordonnance livrée au caprice de chacun, en a réglé minutieusement tous les détails et consacré à leur discipline un chapitre de son Rituel et de nombreux articles de son Code juridique. C'est sagesse, car rien n'est plus sujet à de regrettables extravagances que les initiatives privées d'ordre liturgique surtout quand il s'agit de cérémonies où le zèle et l'imagination de chacun trouvent un terrain d'expérience particulièrement favorable. Dans le domaine du culte, je pense que la piété et même la beauté ont tout à gagner de suivre les directives disciplinaires de l'Eglise, tout en ne les considérant pas comme des normes rigides, comparables à des dogmes de foi, mais comme des bornes mises à des excès toujours possibles et d'autant plus imprévisibles et insoupçonnés qu'ils se dissimulent sous le voile subtil de l'enthousiasme et de l'ardeur apostolique. Un autel, par exemple, sera plus éloquent s'il est cette simple table avec une croix et quelques cierges prévus par les rubriques que s'il devient un amoncellement de gradins, de chandeliers et de fleurs, le support de lampes électriques et d'anges adoreurs... Loin de moi la pensée de condamner ces magnifiques retables sculptés tels qu'on en contemple dans maintes églises de notre pays et qui sont un hommage de beauté au sacrifice de la messe et au Dieu du tabernacle. Je veux simplement blâmer ceux qui s'imaginent faire œuvre esthétique en ne tenant pas compte des normes imposées par

les Canons. De même, et c'est un autre exemple, une grand'messe de minuit sera plus noble, plus inspiratrice de piété et de recueillement si l'on y chante comme il se doit les mélodies grégoriennes que si l'on substitue à cette musique prescrite les plus belles polyphonies. Réservons aux chants de Noël le temps libre de l'Offertoire, les longues minutes de la communion des fidèles, mais, de grâce, n'introduisons pas après l'épître, ainsi que je l'ai entendu quelque part, en lieu et place du Graduel ou de l'Alléluia, un vieux Noël et surtout pas un quelconque « Minuit, chrétiens ».

La sobriété que l'Eglise réclame pour son culte et qui s'inspire évidemment des nobles traditions romaines tout hostiles à l'ornementation exagérée et à la prodigalité irréfléchie n'est pas immédiatement sympathique aux fidèles de nos pays qu'on a souvent accoutumés à une autre conception du décor et de la somptuosité. Pour beaucoup d'entre eux, solennité égale accumulation dans tous les domaines. Jamais ils n'admettront qu'un discret ensemble floral puisse orner plus élégamment un autel que si l'on y suspend partout où c'est possible des guirlandes de sapin, surtout encore si ces dernières sont piquées de roses en papier... Pareillement, ils auront peine à savourer les joies d'une grande fête si la Chorale n'exécute pas une grandiose polyphonie parsemée de solos.

Le temps n'est pas très éloigné de nous où l'on ne concevait pas qu'une église puisse avoir un autre style que l'ogival... et l'on multipliait ainsi chez nous ces lieux de culte en néo-gothique dont le manque de personnalité et d'originalité demeure la principale caractéristique. Malheureusement, la réaction que ces banalités finissent par provoquer est parfois trop violente et suscite des œuvres excentriques où la recherche d'un art nouveau, le mépris des traditions et — il est juste d'en tenir compte — l'utilisation de techniques et de matériaux récents, coopèrent à édifier des monuments bizarres, dépourvus de caractère religieux, souvent en désaccord avec le paysage environnant.

Je m'excuse de m'égarer dans de si longues digressions. Je ne m'y suis attardé que pour marquer combien il est important d'éduquer peu à peu nos fidèles ; de leur faire comprendre où réside le bon goût ; de changer

habilement, et non pas belliqueusement, certaines manières de faire si peu conformes à l'esprit de la liturgie.

Ceux qui furent les hôtes de Solesmes peuvent témoigner de l'impression profonde qu'ils éprouvent lors des cérémonies de son abbatale : tout y est conforme strictement aux directives de l'Eglise et donc empreint de discrétion, mais il y a une telle harmonie entre les attitudes des officiants, le chant du chœur, le choix des ornements, la décoration florale, les jeux d'orgue et la tenue générale de l'église que, bon gré mal gré, les esprits les plus rebelles se soumettent volontiers à cette aristocratie du goût et finissent par la considérer comme un idéal auprès duquel demeurent fades et presque ridicules tant d'exhibitions liturgiques de certaines églises. Allez à Solesmes, et, entre autres, vous comprendrez aisément cette parole de Pie X : « Une fête ne perd rien de sa solennité quand elle n'est accompagnée que de plain-chant ». Déclaration massive, diront nos vieux et très méritants choralistes ! Comme il faut les comprendre dès qu'on connaît leur formation, mais c'est raison de plus pour les jeunes, pour les fervents d'une Semaine grégorienne, de se départir de ces formules démodées et d'arriver, une fois pour toutes, à accorder à l'Eglise un crédit total, même quand elle légifère dans le domaine de la liturgie. Or, nos processions — et me voici revenu à mon point de départ — ne sont pas laissées à notre arbitraire. Suivons la législation qui les ordonne et les empêchera de devenir grotesques, improvisées, assimilables bientôt à quelque cortège excentrique.

On pourrait se demander si l'obéissance aux lois de la liturgie n'enlèverait pas à certaines processions le cachet qu'on leur connaît. Point du tout, car il n'est aucune rubrique qui s'opposerait, par exemple, à la participation de tel ou tel groupe de population, des divers corps de métiers, des confréries profanes. Bien au contraire, la discipline liturgique ne fait qu'encourager ces diverses présences auxquelles elle assigne même une place déterminée à la procession. Un cortège pieux emprunte son originalité au lieu où il se déroule, à la physionomie des gens, au charme des costumes. Une procession d'un quelconque de nos villages de la plaine n'aura jamais le pittoresque d'une procession à la montagne, tout

comme un cortège sur une route asphaltée paraîtra toujours plus banal qu'une promenade à travers champs. Laissons à chaque contrée de demeurer elle-même et de vivre simplement sa liturgie en conformité avec les lois de l'Eglise : la procession de ce lieu en sera digne, féconde en fruits de salut. C'est le seul but souhaitable. Que si, en plus, elle paraît originale, tant mieux, à condition que ce ne soit qu'une conséquence du milieu, mais, s'il vous plaît, ne faisons pas de nos processions des démonstrations folkloriques, un défilé de vieux costumes, une espèce de parade artificielle. Je sais le cas d'une paroisse qui, désireuse d'avoir des grenadiers de Napoléon à sa Fête-Dieu, n'hésite pas à louer des costumes chez un fournisseur de théâtre. Alors, la piété et l'esprit de prière cèdent le pas à la vanité et à la comédie et finissent par enlever à nos processions le caractère religieux qu'elles doivent comporter. Cela rappelle quelques cortèges funèbres, pourtant rangés par l'Eglise parmi les processions, et qui donnent l'impression d'être moins un témoignage d'honneur pour le défunt, une marque de respect pour ce corps qui fut le temple du Saint-Esprit, qu'un objet de vaine gloire pour les vivants. Il n'y a parfois aucun jugement téméraire à croire que certaines pratiques religieuses ont perdu leur sens véritable, tant l'esprit d'ostentation s'en est emparé. Dans ce cas, êtes-vous surpris que ce soit une manière de se singulariser que d'y participer et qu'il soit singulier d'en subir la traditionnelle présence ? Luttons contre ces abus et ces déviations ridicules ; empêchons que le côté quelquefois spectaculaire de nos offices nous fasse oublier qu'ils n'existent que pour louer Dieu et accroître en nous les valeurs spirituelles. Cela d'abord, et la Providence se chargera elle-même d'en assurer le rayonnement apostolique, le bien étant, comme disent les philosophes, diffusif de soi.

Quelques processions particulières.

Après ces généralités qui avaient pour but de souligner l'un ou l'autre aspect de nos processions et surtout de définir à cette occasion quels sont la mentalité de l'Eglise et les bienfaits qu'on en peut retirer, il entre dans le cadre de cette causerie de jeter un regard sur quelques-unes

des principales processions de l'année liturgique et, à titre de documentation, de connaître au moins sommairement les particularités de certaines processions régionales demeurées célèbres.

Entrée de l'officiant.

Pendant l'année, vous avez sans doute remarqué que, le dimanche, le prêtre et ses ministres entrent solennellement au chœur pour y célébrer les offices. C'est là une véritable procession, bien que soient restreint son déploiement et peu nombreux ses participants. Cette entrée solennelle, dont le type parfait ne se trouve qu'à la messe pontificale, a son origine dans la messe de la primitive liturgie à Rome. Le prêtre est précédé des acolytes portecierges ; un clerc, un servant de messe à défaut, porte majestueusement le missel ou le livre des Evangiles, un autre balance un encensoir fumant. D'autres ministres peuvent se joindre à ce cortège et en augmenter l'importance. Ils arrivent à l'autel : le chœur entonne l'Introït qui est précisément une hymne d'entrée dont le Psaume final se chantait naguère en entier ou en partie suivant la longueur du parcours, le texte même servant de reprise à la manière d'une antienne. Je crois donc qu'il est opportun de ne pas minimiser la tenue de cette entrée solennelle toute à l'honneur du prêtre et qui inculquera aux fidèles que celui qui s'avance avec une si grande dignité est celui-là même qui, dans quelques instants, accomplira les sublimes fonctions de sacrificateur. La primitive Eglise aimait cet appareil de l'entrée. Conservons cette coutume si vénérable car, et c'est le bienheureux cardinal Tomasi qui parle, « en liturgie, on ne saurait mieux faire que de recourir à l'autorité des anciens : ils ont eu d'autant plus de perspicacité pour juger des choses de la religion qu'ils se sont trouvés plus rapprochés de la divine Lumière qui a daigné luire au sein du lieu obscur de ce monde¹. »

Les Rogations.

Les trois jours qui précèdent l'Ascension s'appellent Litanies mineures ou Rogations, marqués quotidiennement

¹ B. Tomasi, opp. t. 7, p. 172.

par une procession. C'était vers 474. La Gaule méridionale n'en pouvait plus des multiples fléaux qui la consternaient : tremblements de terre, incendies, ravages de bêtes féroces. C'est alors que l'évêque de Vienne, saint Mamert, exhorta ses fidèles à la pénitence et à la prière et établit que, durant les trois jours d'avant l'Ascension, le peuple jeûnerait et assisterait à des processions. Cette coutume s'étendit aux Eglises environnantes, à celles des autres pays et même à Rome où le Pape Léon III régla méticuleusement l'ordre des cérémonies et les itinéraires des processions. Don Guéranger nous donne d'intéressants détails sur les Rogations d'autrefois. « Le principal rite des Eglises durant ces trois jours consista, dès l'origine, dans ces marches solennelles accompagnées de cantiques de supplication et que l'on a appelées processions, parce que l'on se rend d'un lieu dans un autre. Saint Césaire d'Arles nous apprend que celles qui avaient lieu dans les Rogations duraient six heures entières, en sorte que le clergé se sentant fatigué par la longueur des chants, les femmes chantaient en chœur à leur tour, afin de laisser aux ministres de l'Eglise le temps de respirer. Le départ de la procession des Rogations était précédé de l'imposition des Cendres sur la tête de ceux qui allaient y prendre part, et c'était le peuple tout entier. L'aspersion de l'eau bénite avait lieu ensuite ; après quoi le pieux cortège se mettait en marche. Tout le monde, clercs et laïques, marchait nu-pieds. On chantait la litanie, des psaumes, des antiennes, et l'on se rendait à quelque basilique désignée par la station, où l'on célébrait le Saint Sacrifice. Sur la route, on visitait les églises qui se rencontraient, et l'on y chantait une antienne à la louange du mystère ou du saint sous le titre duquel elles avaient été consacrées¹. » Tel est le texte du docte Abbé bénédictin.

Au XII^e siècle, en cette époque vénérable qui aimait les symboles et les représentations naïves au point d'en inspirer l'architecture et la décoration de ses cathédrales, « on portait en tête de la procession un énorme serpent ou dragon de bois peint. La queue de cet animal était dressée pendant les deux premiers jours, mais le

¹ Dom Guéranger, *L'Année liturgique*, Temps pascal, t. III, Lundi des Rogations.

mercredi, ce dragon était porté derrière la procession, la queue baissée. On voulait par là signifier le règne désastreux de Satan sur le monde sous la loi de nature et sous celle de Moïse, en même temps que sa défaite sous la loi de grâce. Cet usage subsista dans un grand nombre de villes de France jusqu'à la fin du siècle dernier¹. »

Je m'en voudrais de clore ce chapitre sans vous dire un mot des Rogations à Saint-Maurice, puisqu'elles s'y confondent avec un important pèlerinage au sanctuaire des Martyrs thébéains. Une dizaine de processions venues des paroisses voisines s'y donnent rendez-vous le lundi. Dès les premières heures de la matinée, elles arrivent de tous côtés, traversant la ville en chantant des cantiques ou des psaumes et se rendent à notre cathédrale abbatiale où sont exposés les châsses et les reliquaires. Peu après, c'est la Grand'Messe des Rogations au cours de laquelle l'Abbé de St-Maurice et Evêque de Bethléem ou, à son défaut, quelqu'un de ses Chanoines, adresse une allocution aux pèlerins. Puis, à la fin de cet Office solennel, une grande procession s'organise à travers les rues de la ville, les reliquaires sont portés en triomphe sur des brancards de velours rouge, cependant que les cloches sonnent à toute volée et qu'une partie des fidèles se masse sur le parcours du cortège et forme une double haie d'honneur au passage des reliques. Sans doute, le caractère pénitentiel des Rogations s'estompe un instant et se mue en hommage de jubilation à nos Martyrs... Mais je ne doute pas que cette coutume millénaire ne soit l'heureuse synthèse de deux grandes idées : d'une part l'esprit de sacrifice qu'un si long déplacement exige de nos pèlerins — leurs Rogations sont ainsi accomplies comme le veut l'Eglise — et d'autre part le réconfort qu'on éprouve à contempler quelquefois les restes glorieux de ceux qui donnèrent leur vie pour ne pas désobéir à Dieu.

Fête-Dieu.

Notre pays, au moins dans les cantons catholiques, solennise de la plus somptueuse manière la Fête-Dieu. Les processions de nos villes épiscopales, celles de maintes autres paroisses témoignent du zèle que nos populations

¹ *Rev. bén.*, III, p. 114.

apportent à la louange du Saint Sacrement. Rien n'est assez beau pour l'ornementation des reposoirs, pour la décoration des rues où va passer la sainte hostie, tous les groupements religieux et laïques veulent participer à la fête, les enfants y savourent des joies ineffables tant ils sentent combien les aime Notre-Seigneur : bref, nos Fêtes-Dieu sont un hommage triomphal à l'Eucharistie et si les cœurs sont à l'unisson de ce débordement de joie et d'honneur, nous pouvons comprendre que Dieu bénisse un pays qui magnifie sans compter sa présence réelle dans l'ostensoir d'or.

Bénédition des alpages.

Entrée du clergé, Rogations, Fête-Dieu : voilà entre autres trois circonstances où se déroulent des processions obligatoires ou, tout au moins, prévues par la Liturgie. Il est d'autres processions d'aspect local ou régional qui, en raison de leur but ou de leur ancienneté ont acquis une importance parfois considérable. C'est le cas par exemple des Grands-Pardons de la Bretagne, des Bénédictions de la mer en Provence, des Semaines saintes de l'Andalousie. Avant d'en dire quelques mots, je signalerai — peut-être par amour des contrastes, quoique ces cortèges acquièrent tous un même aspect de grandeur et de noblesse en raison du paysage où ils se déploient — je signalerai la bénédiction de nos montagnes marquée souvent d'une procession. Ah ! il faut avoir vu les fêtes de l'Alpe dans nos montagnes du Valais, un quinze août, pour se laisser pénétrer de l'harmonie profonde qui s'établit entre le caractère religieux d'une cérémonie et la majesté des cimes environnantes. L'acte de piété le plus sommaire, une simple messe, la modeste procession des bergers et du personnel de l'alpage empruntent au paysage une puissance d'extériorisation, une physionomie de grandeur qui, certes, leur appartient en propre comme à tout ce qui nous unit à Dieu, mais qui habituellement demeure voilée, comme dissimulée sous l'encombrement des choses ordinaires, un peu assimilée à celles-ci... Là-haut, tout est transfiguré, ramené d'instinct vers son essence, vers ces mystérieuses correspondances qui s'établissent entre le monde des âmes et celui de la nature, entre Dieu et les créatures. Si François d'Assise avait vécu dans nos

montagnes, je ne sais quel eût été son cantique d'exultation !

Sainte-Anne d'Auray.

En France, les grandes processions bretonnes de la Sainte-Anne d'Auray sont particulièrement célèbres. « Re-présentez-vous-en le cadre. La lande, le roc, des genêts, des moissons jaunes, le blé noir en fleur, au loin l'océan. Des centaines de banderoles, fixées sur des drisses et claquant à la bise forment aux avenues et aux chemins une voûte mouvante. La basilique toute bigarrée sous ces tentures multicolores. Quand la procession nocturne se déroule jusqu'au Calvaire de Nicolazic, la lueur des flambeaux dans les chemins creux eût évoqué la vieille Bretagne mystérieuse des magiciens et des enchanteurs, si le nom de Sainte Anne n'avait été sur toutes les lèvres. Au matin, c'est le flot des processions paroissiales, la clameur des cantiques populaires sans cesse repris, ce sont quarante mille pèlerins, dont beaucoup en costumes traditionnels. » Cette description que nous lisons dans une revue de liturgie¹ nous indique assez combien ces manifestations de piété trahissent la foi solide de ce peuple, la pérennité de ses traditions religieuses.

La Provence.

Une autre région française inspiratrice des poètes, assez semblable à la Bretagne par l'originalité de ses coutumes, est la Provence, terre de salines, d'arbustes épineux, de vignobles, d'eaux stagnantes, où paissent des moutons et où habitent des pêcheurs. C'est là qu'au bord de la mer se trouve le fameux sanctuaire des Saintes-Maries semblable à une forteresse — il s'agit de Marie-Jacobé, sœur de la Vierge, Marie-Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean — qui, deux fois l'an, accueille un grand pèlerinage des Provençaux. Ecoutez Camille Mauclair nous en esquisser à larges traits la savoureuse physionomie. « On trouve là d'innombrables bohémiens, types les plus mystérieux, hommes fanatiques, femmes aux bijoux d'argent, aux châles vivement coloriés, aux sombres regards. Les Provençales venues d'Arles et les sévères

¹ *La Vie et les Arts liturgiques*, oct. 1924, p. 538.

Languedociennes venues des zones cénévoles s'en écartent avec crainte et dédain. Il est visible qu'elles font une différence entre les deux saintes d'en-haut, de l'église proprement dite, les saintes Maries, et la sainte de la crypte, Sara l'Egyptienne, servante des Maries, qui devait être un peu diablesse comme ces vagabondes qu'elle protège. Elles prouvent combien la Provence tient à ses Maries tutélaires. On retrouve là avec plus de pureté l'élan des foules de Lourdes... Au dehors, le spectacle est fort curieux, car il ne faut pas compter sur le modeste café-hôtel de la bourgade, ni sur les quelques chambres trouvées chez l'habitant par des privilégiés, pour loger cette multitude qui campe dans des roulottes, des carrioles, des autos, sur la plage et aux coins des rues, et une sorte de kermesse se tient dans tout le pays. Le second jour, on se presse dans le sable parsemé de maigres tamaris pour voir la bénédiction de la mer par l'archevêque d'Aix. Il la donne à bord d'une barque, tandis que les hommes entrent un peu dans l'eau en portant sur leurs épaules les statues des saintes qu'on a extraites de l'église et qu'accompagne le clergé. Les fêtes se terminent par un carrousel des « gardians » sur la place, avec de gracieux et adroits exercices, et une « ferrade », c'est-à-dire la marche au fer des jeunes taureaux¹.»

Admirable peinture de non moins admirables institutions ! Ici encore, la religion vient sanctifier les coutumes d'un peuple et consacrer des traditions particulières. Vivent donc ces processions régionales qui bénissent Dieu, honorent les saints et permettent à l'Eglise d'apporter son ministère de salut à des populations qui, sans elle, oublieraient bien vite peut-être leur destinée éternelle, séduites par les chants du mistral et la houle marine, amollies sans peine par la douceur de ce climat méridional et grisées par le langage d'amour que semble parler ce ciel méditerranéen...

Parler des processions ce serait évoquer encore les émouvants défilés de la Semaine-Sainte dans l'Andalousie, dont le principal mérite est de ramener le peuple dans ses églises, de lui rappeler le souvenir de la Vierge et de son Christ, cependant que l'hommage de ces

¹ Camille Mauclair, *La Provence*, Ed. Arthaud, Grenoble, pp. 112 et seq.

foules ardentes se traduit ici par des manifestations de joie bruyante et par une profusion exubérante de lumières, de couleurs et de fleurs.

Parler des processions, ce serait enfin fouiller les récits de nos missionnaires et demeurer profondément édifié devant ces foules d'Afrique ou d'Asie qui, comme nous, sous la conduite de leur clergé, s'en vont prier un saint patron dans un sanctuaire vénéré, appeler les faveurs célestes sur l'Eglise, sur leurs bienfaiteurs, sur leurs frères demeurés païens.

Conclusion.

Ces quelques notes, en projetant une lumière un peu nouvelle sur le visage de l'Eglise, voudraient susciter dans les cœurs un zèle toujours plus généreux pour travailler à son rayonnement universel et si bienfaisant pour la vie du monde. Ne l'oublions pas, il faut à tout prix que notre liturgie rende sensible la vitalité de l'Eglise, qu'elle contribue à rendre sympathique l'une de ses notes essentielles : celle d'être un corps visible. Sus donc à ce qui pourrait l'enlaidir ! Une architecture, un chant, un ornement, un mobilier, une attitude rituelle, rien ne doit échapper à notre vigilance, à notre préoccupation de bon goût. Dieu est Beauté : le culte qu'on lui offre se doit de la refléter un peu. Il n'a d'ailleurs qu'à ne pas se départir des lois qui en règlent les diverses modalités, ne point courir vers l'insolite et l'extraordinaire, ne point se laisser entraîner par la paresse, pour qu'il demeure dans une route sûre, celle qui, naguère, nous a édifié dans les divers arts des monuments impérissables et qui, aujourd'hui et demain, peut nous livrer de semblables richesses. Tous, nous devons être ces militants de la beauté qui s'efforceront dans leur sphère d'influence d'en imprégner leurs activités, soit qu'il s'agisse du charme de notre ouïe et de notre regard, soit même du rythme de notre marche ou de la dignité de notre maintien quand, guidés par la croix, nous sommes assemblés pour une procession. Rien n'est de trop puisque, ici plus encore qu'en d'autres lieux, nous voulons que « Dieu soit premier servy ».

Georges REVAZ